

les dames à la ford

D'abord, voici des mois que cela dure : impossible de sortir sans rencontrer les héroïnes, sans croiser certaine auto Ford, constellée de grandes, de moyennes & de petites croix rouges : par devant, par derrière, sur le pare-brise, sur les portières, sur le capot, à droite, à gauche, & je crois au-dessous. On fait bien de se protéger (quoique cette amulette soit en général, pour l'Allemagne, une assez mauvaise recommandation). Au front, il faut craindre les artilleurs, les mitrailleurs, la mousqueterie, les crapouillots, les grenades à main avec ou sans rugueux, les catapultes, que sais-je encore, le 77 & le 420 & tous les calibres intermédiaires. A Paris, il y a les Zeppelins & les Taubes. Il y a aussi de braves gens pas méchants qui n'aiment pas voir une auto conduite par une femme. Il y aurait aussi les excès de vitesse, enfin toutes sortes de dangers. On ne saurait pousser trop loin les précautions ; l'Allemagne, il faut bien le reconnaître, elle, n'en néglige aucune.

L'héroïne a une voisine que je crois aussi héroïque ; toutes deux portent le chapeau de boy-scout, le parapluie du chauffeur, austèrement noir, elles l'arborent par les temps les plus bleus (prouvant jusqu'à l'évidence qu'elles sont prêtes & que l'orage même improbable ne saurait les faire hésiter). Elles portent aussi des bottes.

A Passy, à Montrouge, à l'Opéra, ici & là, au Bois même, les héroïnes passent, passent, dépassent & repassent, si bien que la foule se demande si elles ne sont pas ubiquistes.

Un jour, avenue des Champs-Élysées, ce fut comme un bouquet de fleurs : des gerbes, des gerbes, d'où émergeaient noblement raides, comme il sied à deux héroïnes, les deux héroïnes. Quelquefois les dames de la Ford s'en vont en guerre : l'autre jour elles foncèrent droit sur moi de toute la force de leurs quatre maigres cylindres. Heureusement la conductrice conduit mal & me manqua : je l'y aidai.

Pourquoi je les appelle héroïnes, me demande le paysan du Danube ?

Ne faut-il pas un admirable héroïsme pour consentir à paraître aussi ridicules ?

Qui nous délivrera de ces grotesques agaçants qui gâtent la rue quand il y a du drame dans l'air !

AMED ATRABILE.

UNE ENQUÊTE

II

Notre collaborateur dirigea ensuite ses pas vers la fosse commune & carrée où les ours sont retenus. Comme il s'approchait, un murmure atteignit son oreille. Au bord de la grille, il regarda. Mélancoliquement sur deux pattes lourdes & molles, un ours au pelage brun dansait ; ses yeux, noyés de langueur, écoutaient une mélodie lointaine, & il se laissait bercer au rythme de la musique de son rêve. — Il s'arrêta poliment lorsque notre collaborateur lui adressa la parole, & voyant le tour que prenait la conversation, il s'en fut vers une petite hutte, & en revint coiffé d'une casquette moscovite. Puis une patte au cœur, il dit :

L'OURS

— Mort & damnation ! ces Allemands, ces archiaristocrates regardent toutes les autres créatures avec l'insolence du seigneur & maître !

Il nous enlèvent femmes & enfants, nous enchaî-

nent, nous battent, nous tuent pour vendre notre peau & notre graisse ;

& ils se croient permis ces forfaits, surtout contre la race russe, & ils appellent cela les droits de l'homme.

Les droits de l'homme ! les droits de l'homme ! & qui vous les a octroyés ? ce n'est pas la nature, elle n'est pas dénaturée à ce point.

Allemands, valez-vous mieux que nous à cause de vos arts & de vos sciences ! Nous autres, nous ne sommes pas des crétins pourtant !

Notre collaborateur nota ces paroles mémorables sur son calepin, puis pour compléter & préciser son enquête, il s'approcha d'un gardien & lui demanda le nom de cet ours inspiré.

— Atta-Troll, lui fut-il répondu.

(Suite au prochain numéro.)